sollicitent tout à la fois et complémentairement l'histoire des idées, la paléographie et la codicologie.

Guillaume Bonnet.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

Cetius Faventinus, *Abrégé d'architecture privée*, texte établi, traduit et commenté par M.-Th. Cam, Collection des Universités de France : Paris, Les Belles Lettres, 2001 (lxxii + 175 pages, dont 42 doubles. Index Nominum et Rerum. 13 figures).

L'*Abrégé d'architecture privée* de Cetius Faventinus intéresse non seulement les historiens de l'architecture et les archéologues, mais aussi les spécialistes de l'histoire de la diffusion et de la transmission des savoirs à travers l'Antiquité et le Moyen Âge. Le volume que nous offre M.-Th. Cam est d'autant plus précieux qu'il s'agit de la première traduction en français du texte (auparavant traduit en anglais par H. Plommer en 1973 et en castillan par A. Helvia Ballina en 1979), et de la première édition scientifique depuis les travaux fondateurs de V. Rose (1867, 1899) et F. Krohn (1896, 1912).

Conformément aux usages de la Collection des Universités de France, une introduction développée présente le texte et sa tradition manuscrite. L'ambitieux traité d'architecture de Vitruve n'est pas d'une lecture facile, comme le reconnaissait son auteur lui-même, et ne saurait tenir lieu de manuel ou de guide pratique. Un certain Cetius Faventinus, dont nous ne connaissons que le nom, prit donc l'initiative d'en tirer un abrégé d'usage commode et d'utilité plus immédiate. Alors que le *De Architectura* de Vitruve traite de l'ensemble des domaines de l'architecture antique (urbanisme, construction publique, construction privée, hydraulique, gnomonique, mécanique), cet aide-mémoire a un objet plus limité : son auteur a sélectionné, dans l'ensemble du traité de l'architecte augustéen (voir le précieux tableau synoptique des p. xxii-xxv), les développements susceptibles de guider les propriétaires privés désireux d'effectuer des travaux de construction. Ces développements, fortement résumés, ont parfois été complétés par Cetius Faventinus à l'aide d'autres sources — non identifiées — ou à la lumière de son expérience personnelle. La principale originalité de l'*Abrégé d'architecture privée* par rapport à sa source essentielle consiste cependant dans son organisation. Loin en effet de se contenter de suivre le plan du *De Architectura*, Cetius Faventinus a réorganisé ses fiches de façon à suivre pas à pas le constructeur privé dans l'ordre chronologique des travaux à effectuer, de la recherche de l'approvisionnement en eau, qui précède la construction proprement dite, à l'installation du cadran solaire, en passant par le choix des matériaux, l'implantation et la construction de la villa rurale, de la demeure urbaine et des bains — bains domestiques à proprement parler ou bains d'exploitation privée ouverts au public —, puis les travaux de finition. Dans l'Antiquité Tardive, l'opuscule a été utilisé par Palladius dans son *Opus agriculturae*, puis Isidore de Séville dans ses *Étymologies*. Au Moyen Âge, l'un de ses chapitres a été intégré dans une compilation sur les couleurs, et une version enrichie par l'interpolation de divers textes à caractère technique ou scientifique a été mise au point (une étude spécifique de cette « tradition interpolée » est en cours, par les soins de C. Jacquemard et M.-Th. Cam). Le principal problème posé par l'ouvrage

est celui de sa datation : aucun élément ne permet de la préciser avec certitude. Le texte ne peut être antérieur au *De Architectura* (début de la période augustéenne), et ne saurait être postérieur à l'*Opus agriculturae* de Palladius, daté des années 460-480. La fourchette chronologique est donc large. Quelques indices, dont aucun cependant n'est décisif, suggèrent que l'*Abrégé* a pu être composé dans la première moitié du III^e^ s.

M.-Th. Cam a recensé vingt-deux manuscrits de l'*Abrégé*, qu'elle a tous collationnés. L'élaboration du *stemma* l'a conduite à en sélectionner six pour l'établissement du texte. L'apparat critique, d'une grande clarté, et la typographie témoignent des difficultés rencontrées, qui s'expliquent par la nature technique de l'ouvrage, dont bien des passages ont été mal compris des copistes, et corrigés plus ou moins heureusement par leurs successeurs, puis par les différents éditeurs. Les choix et amendements de quelque conséquence pour le sens du texte sont justifiés en notes, de façon le plus souvent convaincante (sauf p. 160 note 5 : suffit-il qu'une modification du texte soit « plausible » pour qu'elle soit adoptée ?). La traduction est de grande qualité, même si quelques points peuvent être discutés. « *Quodam momento* » est rendu (p. 6) par « immédiatement » ; ce sens est bien attesté pour *momento* seul, mais il est ici précédé de *quodam* ; *momentum* ne pourrait-il avoir dans le contexte le sens d'« impulsion » (donné par le vent) ? Dans la notice consacrée à l'orientation des bains (ch. 16, 1, p. 24), *sole decedente* est traduit comme un ablatif temporel de point de départ : « pour qu'il ait de la chaleur du déclin du soleil jusqu'au soir ». Il semble plutôt s'agir d'une proposition participiale (« pour qu'il ait de la chaleur, au déclin du soleil, jusqu'au soir »). Au début de la typologie des plafonds des bains (ch. 17, p. 26), *fortiores* est traduit par un intensif (« bien solides ») et *autem*, au début de la phrase suivante, n'est pas traduit. Il pourrait cependant s'agir pour l'auteur d'opposer les voûtes maçonnées (« plus solides ») à celles de terre cuite. La traduction du titre du chapitre suivant (« *de expolitionibus pauimentorum* ») est étonnamment maladroite (« Les revêtements concernant les pavements »). Dans le développement concernant les planchers (ch. 19, 1, p. 27), Cetius Faventinus a employé deux fois le participe *compositus*. M.-Th. Cam traduit *aesculus diligenter composita* par « le chêne *aesculu*s, grâce au dosage précis de ses éléments », puis *compositis axibus* par « une fois [...] les planches assemblées ». Certes, le verbe *componere* peut s'appliquer à la composition élémentaire d'un matériau, mais la notion d'intentionnalité contenue dans *diligenter* s'accorde mal avec ce sens et, dans le passage de Vitruve utilisé ici par Cetius Faventinus (*De Architectura*, VII, 1, 2), aucune référence n'est faite à la composition du chêne *aesculu*s. Il semble donc préférable de traduire *compositus* de la même façon (« assemblé ») dans les deux occurrences du paragraphe. La variété des formules injonctives utilisées, signalée dans l'introduction, est trop souvent gommée dans le texte français. Ces remarques de détail ne remettent en cause ni le talent de la traductrice ni l'utilité de sa traduction. Le commentaire, qui complète fort heureusement l'introduction en la précisant et en la complétant, répond à trois objectifs : justifier l'établissement du texte et la traduction, ce qui nous vaut de fort intéressantes notices lexicographiques et grammaticales ; préciser l'étude des rapports entre l'*Abrégé* et ses sources ; confronter les enseignements de l'ouvrage à ce que nous savons de la construction privée par l'archéologie et les sources littéraires ou juridiques. Ce commentaire, par sa précision, sa pertinence et sa justesse, constitue une sorte de modèle, et restera sans nul doute utile longtemps à ses lecteurs. Voilà un ouvrage qui fait honneur à la prestigieuse Collection des Universités de France.

Catherine Saliou.

VALÉRIUS FLACCUS, *Argonautiques*, tome II, *chants V-VIII*, texte établi et traduit par G. LIBERMAN (Collections des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2002, 461 pages.

En éditant ce second volume des *Argonautiques*, qui fait suite au premier paru en 1997, Gauthier LIBERMAN achève de s'acquitter d'un vœu fait à l'âge de seize ans (!), et nous donne ainsi la première édition française de cette œuvre depuis Nisard (1848). C'est dire que ce travail vient réparer un long et injuste oubli (du moins dans notre pays), et ouvre la voie à une redécouverte de cette épopée, appréciée notamment de Quintilien.

Le premier intérêt de cette édition est qu'elle vient non seulement compléter, mais aussi corriger, là où cela était nécessaire, le volume déjà paru : G. LIBERMAN a eu à cœur de tenir compte des observations faites par les lecteurs et recenseurs du tome I ; d'où une abondante liste d'*errata* (p. 439-443), suivie d'une série tout aussi imposante d'*addenda* et de *corrigenda* (p. 444-461). G. LIBERMAN se range le plus souvent à l'avis de ses critiques, mais réaffirme parfois son propre point de vue : c'est ainsi qu'il défend la thèse du plan initial de l'œuvre en huit chants (p. 129-132), avec de bons arguments, ainsi que l'hypothèse de la datation basse (p. 444-446), avec de moins bons (rappelons que chez Quintilien, l'adverbe *nuper* peut recouvrir un intervalle de douze ans, comme en X, 1, 96, et n'est donc pas un critère sérieux de datation).

L'établissement du texte se fonde sur les acquis et les méthodes du volume I, où G. LIBERMAN avait révisé le *stemma* en montrant en particulier l'intérêt du manuscrit de Carrion. Dans un préambule méthodologique (p. VII-X), il s'attache à justifier le nombre et l'importance des corrections apportées en soulignant le caractère fautif et lacunaire de la tradition manuscrite. De nombreux indices d'inachèvement, relevés au fil du commentaire, donnent de plus à penser qu'un éditeur posthume aurait par endroits mis bout à bout des fragments du poème inachevé, ce qui ne simplifie pas la tâche de l'éditeur moderne. La rigueur méthodologique de G. LIBERMAN et sa finesse dans les conjectures, servies par une impressionnante érudition, ne sont pas de trop pour démêler cet écheveau. En plus de sa propre compétence philologique, G. LIBERMAN a bénéficié à titre personnel des observations de W. S. WATT, fréquemment cité, et à l'avis duquel il se range presque toujours, à quelques exceptions près (comme VIII, 364 ou VIII, 215, où la suggestion de WATT paraît pourtant assez convaincante ; en revanche, on peut hésiter sur la nécessité de corriger *uirgine* en *pectore* en V, 334). Globalement, G. LIBERMAN se montre beaucoup plus prudent en matière de conjectures personnelles que dans le précédent volume, préférant souvent mettre entre *cruces* les passages qui lui paraissent suspects ou désespérés, et livrant sa propre conjecture dans les notes sans aller jusqu'à corriger le texte même (ainsi, V, 207, 565, 598, 187 ; VI, 39, 70, 129-130, 223, 241, 285, 329, 389, 571, 662 ; VII, 33, 161, 404, 531, 547...).

Ce parti pris explique en partie l'ampleur considérable de l'appareil de notes, au sein duquel les discussions de critique textuelle occupent une proportion écrasante, en accord avec l'intérêt prépondérant de G. LIBERMAN pour cet aspect de son travail, mais aussi en raison des problèmes réels que pose le texte de Valérius. D'aucuns jugeront peut-être que ces notes érudites, destinées surtout aux spécialistes, alourdissent inutilement l'ouvrage ; elles sont cependant justifiées lorsqu'elles expliquent (de façon presque toujours convaincante) les raisons du choix de telle leçon ou correction, et plus encore lorsqu'elles éclaircissent le sens d'un passage délicat. Il reste que beaucoup d'entre elles auraient pu sans dommage être abrégées ou synthétisées (par ex., p. 213 n. 67 ou p. 248 n. 232). Est-il bien utile de reproduire et de discuter toutes les hypothèses des éditeurs successifs pour un

même mot lorsque finalement on ne les retient pas ? Pourquoi ne pas publier tout cela sous forme de notes critiques dans quelque revue ou volume de mélanges, et alléger d'autant le volume de la CUF ? À cela s'ajoute un abus quelque peu agaçant des longues citations de critiques en langue étrangère, principalement allemande, qui alourdissent encore plus les notes (*cf.* par ex., p. 293 n. 84 ; p. 300 n. 123 ; p. 395 n. 253). D'une façon générale, s'agissant d'une édition destinée en partie à un public d'étudiants, et pas seulement à de doctes universitaires, les citations critiques devraient impérativement être traduites (en particulier p. 131 n. 4) : il y va du respect de ce lectorat.

Il faut cependant signaler que, aux notes de critique textuelle et exégétique, s'ajoutent, en proportion plus grande que dans le premier volume, des notes explicatives relatives à des allusions mythologiques ou à des problèmes de *realia*, ce qui est appréciable : G. Liberman a tenu compte sur ce point aussi des remarques de certains recenseurs. On relève notamment, au chant VI, une série de notes particulièrement riches et détaillées sur les questions ethnographiques (en revanche, l'allusion de V, 485 aurait mérité, pour le public profane, un éclaircissement, et l'explication de VI, 40 laisse le lecteur sur sa faim). S'ajoute aussi, à l'actif de ce volume, une attention accrue aux intertextes, c'est-à-dire non seulement Virgile, mais aussi Homère et, surtout pour le chant VII, Ovide. Il faut également saluer la richesse et la précision des *indices* : un *index nominum* (où G. Liberman pousse le souci de rigueur et de précision jusqu'à signaler d'un astérisque les passages ayant fait l'objet d'une correction), mais aussi un très utile index des notes, en quatre parties : *realia*/ problèmes de critique textuelle/ faits de langue/ citations d'auteurs anciens. Tout cela fait de cette édition un outil de travail extrêmement commode pour toutes les catégories d'utilisateurs.

Venons-en à présent à la traduction, qui était sans conteste le point faible du volume I. Globalement, le parti pris de G. Liberman est de privilégier la clarté et l'exactitude au détriment de l'élégance, d'où une traduction souvent lourde et prosaïque. À la décharge du traducteur, on doit dire que la langue de Valérius, elliptique jusqu'à l'obscurité, impose presque inévitablement un travail de clarification d'où la poésie ressort difficilement indemne. Ce travers est cependant moins prégnant dans ce volume-ci : les chants VI et VII en particulier semblent avoir été plus soignés de ce point de vue ; le chant V en revanche a été moins bien traité. Il reste qu'un certain nombre de maladresses et de platitudes auraient pu facilement être évitées. Pourquoi traduire systématiquement *Olympus* par « ciel » (V, 1, 691) ? De même, en V, 140, « mines » pour *Telluris antra clausa* est une explication, et non une traduction. « Autoritarisme » pour *imperia* (VII, 94) est exact dans le contexte, mais bien prosaïque, de même que « violence verbale » pour *grauitas* (V, 656). « Il faut vous dire que... » est une traduction bien lourde pour *namque* (V, 395), tout comme « frère germain » pour *germanus* (VI, 75). Certaines familiarités détonnent avec le contexte épique (« ne laisse pas filer l'occasion », V, 539 ; « femmelette » pour *semiuir*, VIII, 347). En V, 87, « la chère équipe » pour *cara turba* est un peu bizarre (pourquoi pas : « la troupe chère à leur cœur » ?). « Terrassements » pour *ruinae* passe assez mal (VI, 185). En V, 160, on voit mal comment Hercule peut arracher les chaînes de Prométhée en étant « dressé sur son séant » (traduction de *arduus* !). Rien ne justifie l'inversion du mouvement d'une phrase comparative (V, 89-92), et il est toujours gauche de rendre un ablatif absolu par une participiale (VI, 62). Il y a aussi des répétitions maladroites (V, 313-314 : l'anadiplose n'est pas dans le texte ; 375-376 : il faudrait deux mots différents pour *stupeo* et *haereo*). En V, 479-481, c'est toute la construction de la phrase française qui est boiteuse. On regrette en somme que l'effort d'amélioration de la qualité de la traduction, sensible en certains endroits, n'ait pas été mis en œuvre partout avec la

même persévérance et le même souci du détail que le travail strictement philologique. Cela laisse la place à d'autres initiatives visant à rendre au texte de Valérius sa couleur poétique, comme la traduction rythmée, à paraître prochainement, de J. Soubiran.

Quoi qu'il en soit, les critiques de détail que l'on peut formuler ici où là n'enlèvent rien à la satisfaction de tous ceux qui travaillent sur Valérius Flaccus à l'idée qu'ils vont à présent disposer d'un texte des *Argonautiques* aussi fiable que possible, et enrichi de précieuses notes explicatives, grâce au remarquable travail de G. Liberman.

François Ripoll.

Tite-Live, *Histoire romaine*, tome XXIII, livre XXXIII, texte établi et traduit par Guy Achard (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2001, xcv-121 pages dont 71 doubles.

À ses éditions de la *Rhétorique à Hérennius* et du *De inuentione*, Guy Achard ajoute aujourd'hui, toujours dans la CUF, celle du livre XXXIII de l'*Ab urbe condita*. Ce livre occupe une place de choix dans la chronique des rapports de Rome avec le monde hellénique. Il est en effet centré sur la victoire de Cynoscéphales et sur l'octroi qui s'ensuivit de la liberté aux Grecs. En même temps, les menées d'Antiochus en Asie ainsi que la fuite d'Hannibal auprès de ce roi y marquent autant de tournants lourds de menaces.

Une introduction de 80 pages fait le point sur les problèmes que le témoignage de Tite-Live y pose, qu'il s'agisse des sources auxquelles celui-ci recourt, des difficultés chronologiques, de la portée historique et idéologique et des aspects littéraires du récit qu'il donne de ces années décisives. Quant à la tradition manuscrite de ce livre, elle a ceci de particulier qu'elle fut découverte tardivement et en deux temps et qu'elle se limite à deux manuscrits, *Mg* et *B*, dont le premier est perdu. Ajoutons-y des fragments sur parchemin (*F*, 34, 9-37, 6) découverts, comme *B*, à Bamberg.

Les points sur lesquels le texte retenu par G. Achard innove sont, sauf erreur de notre part, au nombre de six. Le plus important a trait à 45,1 où le choix de l'éditeur (*qui tum*) et les arguments qu'il invoque pour le justifier (p. 106, n.2) méritent d'être pris en considération, même s'il nous paraît que *tum* devait être rendu de manière plus précise que ce n'est le cas. Les autres interventions de l'éditeur concernent des points de détail. Signalons aussi qu'en 12,4, où le texte des manuscrits ne peut être conservé, G. Achard adopte la correction de Madvig. Mais elle est si conjecturale que le lecteur aimerait en savoir plus qu'il n'en lit p. 81, n.4 sur les raisons qui ont conduit son auteur à la proposer.

Alerte, la traduction épouse non sans bonheur le mouvement du texte. Toute médaille a pourtant son revers, si bien que cette recherche de l'élégance et de la souplesse est indissociable d'un certain nombre d'omissions au demeurant mineures (*cf.* entre autres 1,5 (*obuiam*), 1,7 (*praetoris*), 4,4 (*uirium*), 11,10 (*apud omnes*), 31,2 (*iuberi*), etc.) et d'une tendance à l'uniformisation : les effets en sont évidents dès 4,1 où, *stricto sensu*, la répétition du mot « défaite » ne s'impose pas. Cela dit, on saura gré à G. Achard d'avoir apporté aux problèmes de construction et d'interprétation l'attention qu'ils méritent en justifiant ses choix par des notes : *cf.* n.2 à 26,3, n.155 à 36,15, n.7 à 49,5. Un puriste pourra toutefois regretter l'absence d'explications comparables à propos de 32,3 (*sermonibus... facturos*).

Situées en bas de page ou rejetées en fin de volume, les notes ont été globalement élaborées dans un esprit d'économie. Les premières, dans leur majorité, sont de caractère géographique, topographique ou prosopographique. Dans ce dernier cas, elles se bornent, pour chaque magistrat ou promagistrat, à signaler le numéro sous lequel il figure, dans la *RE*, à l'intérieur de la notice consacrée à sa famille. Quant aux notes complémentaires, elles donnent en quelques lignes, quand ce n'est pas en quelques mots, un état de la question dans tout ce qui a trait au domaine institutionnel : *cf*. p. 90, n. 5, à propos des *ludi plebeii* évoqués en dix mots. Dans d'autres, plus substantielles, le témoignage de Tite-Live est mis en parallèle avec ceux de Polybe et, parfois, de Plutarque, afin de dégager les différences, les déformations et les additions significatives.

Bref, le lecteur reste parfois sur sa faim : c'est le cas par exemple à propos de 23,1-2 où il cherchera en vain le renvoi qui s'impose à l'article de J. Gagé sur les clientèles triomphales. Il pourra aussi s'étonner que les travaux de M. Bonnefond-Coudry et de B. Mc Bain ne soient nulle part mentionnées, non plus que, dans la *Bibliographie*, même *sommaire*, le mémoire pénétrant d'E. Badian (*T. Quinctius Flaminius. Philhellenism and Realpolitik*, Cincinnati, 1970). Mais ces silences sont vraisemblablement imputables à l'exigence, volontaire ou imposée, d'économie que G. Achard a faite sienne. Tel quel son livre comble de manière heureuse une lacune de la CUF.

Jean-Claude Richard.

Histoire Auguste, tome 5, 2e partie, *Vies de Probus, Firmus, Saturnin, Proculus et Bonose, Carus, Numérien et Carin*, éd. F. Paschoud : Paris, Les Belles Lettres (C.U.F.), 2001, XLI-444 pages.

La lecture de ce nouveau volume de l'*Histoire Auguste* procuré par F. Paschoud est avant tout un plaisir. Plus n'est besoin de souligner l'humour et la vivacité du commentaire, cet humour (parfois caustique) concernant aussi bien l'auteur de l'ouvrage édité que les collègues de l'éditeur. Dans l'introduction et le commentaire de cette édition, les rapprochements avec l'actualité contemporaine sont nombreux et parfois inattendus, et le style est toujours alerte, sachant même se faire familier quand le texte latin l'est — une remarque qui vaut aussi pour la traduction de F. Paschoud. Bref, grâce à ce dernier, l'*H. A.* sort du domaine des spécialistes et des colloques qui lui sont consacrés.

Je ne m'étendrai pas longuement sur la présentation de l'ouvrage, qui est à peu près la même que dans le précédent volume (5, 1), paru en 1996. Beaucoup de recenseurs ont souligné sa clarté, la précision des introductions, qui comportent une liste des documents inventés par l'Anonyme, des personnages réels ou fictifs, des sources (attestées ou hypothétiques). Les notes de bas de pages sont philologiques et portent sur des points précis, le reste étant renvoyé en commentaire, après chaque *Vie*. Le commentaire présente la même clarté que dans le volume précédent, mais les subdivisions de celui-ci paraissent parfois compliquées. Mieux aurait valu, peut-être, se contenter de subdiviser le commentaire d'après les chapitres et paragraphes du texte latin, quitte à adopter des sous-titres, lorsque le commentaire de tel ou tel paragraphe porte sur des points très différents. Cela aurait évité des subdivisions comme on en trouve p. 46 : « 1. 1. 2. (1, 1-2) », dont l'utilité n'apparaît pas clairement, ou bien encore p. 326-329, où le passage de 1. 0. 3 (sur les chap. 1-3 de la *Vie de Carus*) à 1. 0. 4 (sur 1-3 également) n'est guère explicite. En revanche, en ce qui concerne l'édition du texte, je n'ai rien à ajouter aux éloges qui ont été

décernés à F. Paschoud dans les comptes rendus du volume précédent, en particulier dans cette revue-ci (*REL* 75, 1997).

L'introduction générale au volume est ouvertement polémique, ce qui suscite évidemment l'intérêt immédiat du lecteur : il s'agit pour F. Paschoud de répondre à ses contradicteurs, dont certains se sont exprimés dans les comptes rendus du volume précédent. Pour un plus large public, l'intérêt de cette introduction vient de ce qu'elle lance de nouvelles hypothèses sur l'origine des pseudonymes « Trebellius Pollion » et « Flavius Vopiscus de Syracuse » — ce dernier nous intéressant ici, puisque c'est sous son nom que sont placées les biographies du présent volume : l'Anonyme de l'*H.A.* a pu trouver le nom de Vopiscus dans les *Philippiques* de Cicéron, où il est porté par un C. Iulius Caesar, l'un des interlocuteurs du *De oratore*. (Quant à Syracuse, ses habitants, comme les autres Grecs de Sicile, étaient réputés pour leur goût de la plaisanterie, ce qui peut, comme chacun sait, caractériser une bonne partie de l'*H. A.*). Mais on appréciera surtout cette introduction par ce qu'elle nous dit des premières pages de la *Vita Cari*, où s'énonce une conception générale de l'histoire de Rome, fondée à la fois sur un schéma biologique — la fameuse succession des quatre âges de la vie — et sur un schéma alternatif, l'alternance de hauts et de bas, de succès et d'échecs : après Probus, *optimus princeps*, vient Carus, *bonus princeps*, puis Carin, *pessimus princeps*. Mais les *Vies de Carus, Numérien et Carin* contiennent un éloge si appuyé de Dioclétien que l'on ne peut que penser qu'il est pour l'Anonyme un nouvel *optimus princeps*. Ce qui laisse d'ailleurs espérer à l'auteur païen qu'après les tristes temps chrétiens qu'il vit, viendra peut-être un nouveau Dioclétien.

La *Vie de Probus* est la plus importante de ce volume, à tous égards : dès le début, le commentaire met en lumière les influences qui s'exercent sur ce texte, en particulier à propos des imitations parodiques de Jérôme ; mais sur l'idée de paix perpétuelle et de désarmement, s'instaure un véritable dialogue critique entre l'Anonyme et l'*In Isaiam* de l'exégète chrétien (voir p. 148). L'Anonyme reflète sans doute ici les idées du « parti » païen, fort différentes de celles de Jérôme : selon l'*H. A.*, une paix perpétuelle n'est possible qu'après la victoire finale de Rome sur les Barbares. On reste donc dans l'idéal de Virgile promettant à la Ville une empire éternel. Mais F. Paschoud tend peut-être à une généralisation excessive en déclarant que l'idéal virgilien « condensait pour les chrétiens tout l'orgueil de l'impérialisme romain » (p. 148) : cela n'est guère vrai de Prudence, qui ne fait qu'aménager cet idéal, mais le partage au fond. En revanche, F. Paschoud a raison de situer ce débat dans l'atmosphère de la victoire théodosienne du Frigidus en 394, de même que le prétendu oracle sur les descendants de Probus (chap. 24) trouve son sens lorsque deux membres de la famille des Probi revêtent le consulat en 395.

A propos de *Probus*, 2, 7, F. Paschoud revient sur les doutes qu'il a déjà exprimés quant à Marius Maximus historien et biographe. On peut pourtant s'étonner de tant de scepticisme : en ce passage de la *Vita Probi*, l'auteur énumère d'un côté des historiens célèbres pour leurs histoires « générales » de Rome ou du monde antique, comme Tite Live ou Trogue Pompée ; de l'autre un biographe bien connu : Suétone, dont le nom *suit* celui de Marius Maximus, et précède des noms dont certains sont fictifs : il me semble que l'ordre suivi dans ce classement, sans donner une réponse indiscutable, laisse entendre que Marius Maximus était bel et bien un biographe. Sans doute peut-on dire que l'*H. A.*, une fois de plus, affabule (ce que pourrait montrer la présence de noms fictifs dans cette liste). Mais dans ce cas, son auteur n'aurait-il pas cherché à authentifier son mensonge — comme le font les bons menteurs —, en ajoutant après les noms de la deuxième catégorie une proposition du type *qui uitas Caesarum scripserunt* ?

Dans tout le commentaire, les événements historiques ou fictifs de la vie de

Probus sont étudiés avec soin, en particulier quant à la présence de Probus en Egypte, et à l'invention du personnage de Probatus, destinée à réparer une bévue qui avait fait mourir Probus... avant le début de son règne (voir p. 81) : on suit alors le travail de l'Anonyme dans son cabinet, avec sa manière de maquiller l'histoire, et même de corriger ce qu'il a écrit auparavant pour l'accorder frauduleusement avec ce qu'il écrit à présent. On ne peut qu'approuver la manière dont François Paschoud décortique l'histoire du brigand Palfuerius (encore une invention) : il distingue avec astuce le vrai du faux dans cet épisode de Lycie-Pamphylie, ce qui d'ailleurs aboutit à montrer que la présence de Probus en cette région n'est plus du tout assurée, comme on le croyait naïvement. Malgré toutes ces inventions, parfois futiles, F. Paschoud a raison de mettre en exergue le plus important de cette *Vie* : l'Anonyme fait sans aucun doute de Probus une des figures annonciatrices de Julien.

La traduction de F. Paschoud est élégante (parfois plus que le texte latin) et souvent savoureuse : j'ai appris avec amusement l'existence des fleuves « Noir et Blanche » en Germanie (13 ,7), une mystification de plus de la part de l'Anonyme. Mais cette traduction, si curieuse qu'elle soit, est justifiée et ingénieusement expliquée. En revanche, la traduction du chapitre 1, 1 (le tout début de la *Vie de Probus* !) est malencontreuse et sans doute victime d'une coquille : je me rallie plutôt à une traduction proche de celle de Chastagnol : « l'importance de toute vertu, chez tout homme, se mesure à ce qu'a voulu en faire paraître le talent de ceux qui ont fait le récit des exploits de chacun. »

Les *Vies de Firmus, Saturnin, Proculus et Bonose* regroupent des biographies (si l'on peut dire) d'usurpateurs dont on ne sait à peu près rien. Firmus est même une invention pure et simple de l'auteur, qui débride littéralement son imagination, en particulier en ce qui concerne l'usurpation et la vie de ce personnage en Egypte. Ces usurpateurs excitent la verve de l'Anonyme, mais aussi celle de F. Paschoud, surtout lorsqu'il analyse la préface saugrenue de ces quatre *Vies*. Quant à Firmus, je suis pleinement d'accord avec la manière dont F. Paschoud présente la fiction. Nul doute que le Firmus dont Ammien Marcellin a raconté l'équipée en Afrique du Nord (et non pas l'usurpateur Gildon, comme le pensait A. Chastagnol) n'influence cette biographie. Mais, à propos de Firmus et de Bonose, l'éditeur reprend avec clarté les analyses du même Chastagnol sur les rapports acides entre Jérôme et l'Anonyme : ces deux usurpateurs forment une antithèse savoureuse des ascètes Paul et Hilarion, dont le Stridonien a traité dans deux de ses textes hagiographiques. Le débat avec le christianisme se poursuit sur un mode encore plus futile : à propos des défenses d'éléphant possédées par Firmus, qui servirent à fabriquer un siège curule, F. Paschoud nous apprend tout sur ce dernier sujet, de même qu'il nous dévoile avec délectation le lien supposé entre le pauvre Carus et les martyrs d'Aquilée (probablement tout aussi fictifs que Firmus) Cantius, Cantianus et Cantanilla.

Les *Vies de Saturnin et de Firmus* sont un bel exemple de l'égyptomanie (ou de l'égyptophobie) qui sévissait à Rome jusqu'à la fin du IV^{e} siècle, mais la *Vie de Saturnin* est la plus savoureuse : comme tout a été dit de la lettre fictive d'Hadrien à Servianus, F. Paschoud reprend avec méthode les analyses et interprétations aujourd'hui admises (le patriarche mentionné est bien le patriarche juif, voir pp. 252-254). L'étude du style de la lettre, avec ses clausules, est particulièrement intéressante. Sur le contenu, on peut ajouter que, lorsque l'auteur prétend que les chrétiens, comme les juifs et les païens, « adorent » l'argent, on peut penser qu'il s'agit là d'une réplique ironique à la maxime évangélique sur le choix entre Dieu et Mammon. Les chrétiens adorent Dieu *et* l'Argent.

En ce qui concerne l'origine gauloise de Saturnin, F. Paschoud souligne à juste

titre qu'elle a pour but de créer un cocktail explosif formé d'un mélange de Gaule et d'Égypte, mais on peut trouver un peu trop subtile l'idée que ce *Gallus in Aegypto* doit son existence aux mésaventures de Cornelius Gallus en Egypte (p. 236), encore qu'une telle cuistrerie soit bien dans la manière de l'Anonyme.

L'irrévérence à l'égard des chrétiens se confirme une fois de plus avec les *Vies de Proculus et de Bonose*, où l'on voit que l'érotisme (souvent graveleux) n'a pas perdu la faveur des derniers païens. On ne peut que saluer la vivacité avec laquelle F. Paschoud traduit ces textes. On notera, pour en finir avec ce « quadrige de tyrans », quelque peu emballé, que, selon l'éditeur, la clémence supposée de Probus à l'égard de la famille de Bonose est une allusion à celle de Théodose à l'égard de la famille de Maxime. Mais je reste sceptique sur le rapprochement entre *Quatt. tyr.* 15, 3 et Pacatus 12, 44, 2 opéré par F. Paschoud. Pour louer la clémence de Probus, l'Anonyme n'avait sans doute pas besoin d'utiliser un texte contemporain ou ancien.

Les *Vies de Carus, Numérien et Carin* sont plus importantes par leur préface que par leur contenu, où la part de fiction est toujours considérable, mais où celle-ci est beaucoup moins alerte que dans les *Vies* précédentes. Dans la préface, l'histoire de Rome est envisagée en suivant le fameux schéma biologique, professoralement exposé par Florus au II^e^ s. A cette théorie se superpose un schéma alternatif, l'histoire romaine alternant succès et échecs. Selon F. Paschoud, cette conception diffère profondément de celle qu'Ammien exprime en 14, 6, qui est purement biologique. Il existe effectivement de fortes divergences, qui laissent penser que l'Anonyme ne suit pas Ammien, même s'il l'a lu (p. 330). Mais ces divergences sont moins profondes que ne le suppose F. Paschoud. Après le récit du désastre d'Andrinople, et avant d'évoquer les premiers échecs des Goths pourtant victorieux, Ammien rappelle la bataille de Cannes, ce qui suppose que l'historien croit en un redressement romain comparable à celui de la 2^e^ Guerre Punique. Ammien exprime donc bien l'idée (ici optimiste) d'une alternance d'échecs et de succès (31, 13, 19 : « les Romains ont plié un temps devant la difficulté des guerres »). Malgré cela, les conséquences du schéma alternatif présenté dans la *Vie de Carus* sont bien expliquées par F. Paschoud : après le calamiteux Carinus viendra le temps heureux de la Tétrarchie, régime dont l'Anonyme souhaite sans doute le retour en sa propre époque.

Que les quelques réserves que j'ai exprimées ne cachent pas mon opinion sur l'édition de F. Paschoud : le présent volume de la collection « Budé » est un chef-d'œuvre de clarté (ce qui n'est pas rien sur un tel ouvrage), d'érudition, d'ingéniosité, mais aussi d'esprit, ce qui, comme le disait un recenseur du précédent volume, en fait un modèle pour toute la collection.

J.-D. Berger